

Eugène Demolder

ARLL
1/6/10

Tandis qu'on préparait l'inauguration du monument aux Waller, Eugène Demolder s'écia-
jeait du Franc, à Innonce, où il habitait depuis plus
de vingt ans. De même que Waller avait été en
quelque sorte l'incarnation de la Jeune Belgique, Demol-
der fut, de son côté, l'âme d'un petit groupe d'écrivains
qui collaboraient activement à cette revue. Si celle-ci
fut, comme le prétendaient ses détracteurs, une cha-
pelle, ses prêtres y officiaient librement & différemment
sur beaucoup de rapports. Les uns - les poètes - avaient
de la tenue et étaient un peu distants, les autres -
les prosateurs - étaient moins collés montés & un
craignaient pas de courir la foule.

A "Leïcis", où nous nous réunissions, c'é-
taient les poètes qui donnaient le ton. Si l'on
n'était pas toujours grave, les conversations ne se
tendaient pas moins le plus souvent dans le do-
maine de la spéculation pure. Jean Gillberg dis-
cutait avec Léopold Waller les problèmes les plus
ardus de l'esthétique musicale, tandis que Gilbert
Girard arguait des épicurismes & commen-
tait la philosophie de Nietzsche &... en éter-
nant ! On buvait du bock - bock "à l'instar"
devant des tables de poker. Lorsque les poètes quit-
taient le café pour remonter dans leurs tours
d'ivoire, les prosateurs se laissaient volontiers
entraîner par Demolder - le bon guide - qui les
conduisait dans des lieux moins élevés. Avec
Eckhout, Deluthe, Stiermet, de Ombeaux, quelque-
fois Verhaeren - que les prosateurs avaient
adopté, parce que les Confirés le considéraient
comme un phénomène compromettant pour leur
corporation - nous nous engagions dans des
rues étroites & magnifiques où, depuis les
temps les plus reculés, existent des cabarets célèbres
dans la courbe des marchands de morue. C'est



1) Né dans la quartier la plus pittoresque de la ville, au bord du canal, il trouva des premières distractions dans le spectacle des bateaux qui passaient journellement devant sa demeure. Tout jeune, il avait goûté la poésie de l'eau; il s'était intéressé au petit monde des marins; ~~par~~ ^{sa} imagination avait entre vu les pays lointains d'où ils venaient & où il les voyait s'élever dans la lumière ardente du soleil ou dans l'atmosphère grise des temps de pluie. Avant de connaître la Hollande, dont il devait évoquer plus tard ^{la patrie} avec tant de puissance, il l'avait devinée dans les maisons et les colonies des bateaux autour desquels grouillaient des marionnettes bronzées par le soleil.

Les premiers pas l'avaient aussi conduits dans les rues les plus ^{affolantes} pittoresques de Bruxelles; la rue de Flandre, la rue des Fabriques, la rue Ste Catherine, avec leurs vieilles maisons, leurs petites boutiques, leurs étalages bariolés. Rues peuplées de gros commerçants & de pauvres, héris. Rues magnifiques & unites, qui sentent le monde, le grand ^{le brassin} & la riche maison. Rues qui évoquent à la fois l'Espagne, la Flandre, l'Espagne & l'Italie. Rues où tout chante au soleil, où par les beaux jours, tout étincelle comme la vie & le bonheur, ~~ou tout~~ ^{ou tout} est de flamme. Puis il avait connu le grand place, avec son hôtel de ville aussi comme une chère & ses maisons du XVII^e siècle chargées de sculptures enroulées d'or. Mais par-dessus pour des yeux de peintre! N'importe quel était ne lui eût des yeux de peintre. Aussi grand il



2

il pénétra pour la première fois dans un musée fut-il
tout droit au niveau des maîtres qui y trônaient.
C'est là que les dieux lui parlèrent. Il commença alors
à comprendre ce qu'il n'avait encore admiré qu'instincti-
vement. Il s'éprit d'un amour religieux pour tous ces
vieux peintres flamands qui avaient si bien rendu les
gestes de leurs contemporains, à qui rien n'avait échappé
ni de la poésie des vieux métiers, qui avaient fait
de l'or avec des haillons & fixé pour toujours la chaude
touche du coloris qui un rayon de soleil met sur un mur
à l'élaborer sur un carreau de brique ^{ou au pot de faïence} ou sur la toile d'archevêque.

Comme il n'avait aucun grain d'ambition
dans la tête, il avait savouré tout cela en voluptueux.
Dans un musée, devant un beau tableau, il oubliait
le reste du monde. Souvent on admirait un confinement au
rapprochement, à l'extase. Jamais chrétien ne s'est recueilli
là devant un autel, comme je l'ai vu se recueillir
à Malines, dans l'église, devant une
toile de Rubens. Il se sentait chez lui dans les musées,
dans les vieilles églises, dans les vieux cafés bruxellois, dans
les vieilles rues. Il traversait les quartiers neufs, surtout
les boulevards modernes qui peuplent des gens sans person-
nalité & sans racines, comme un étranger. Mais il aimait
aussi la campagne. La nature le transportait comme
une belle toile. Chaque année, au printemps, il se rappelait
que les promeneurs étaient en Flandre, la région de Ternate.
Nous partions à l'aube par une claire matinée & nous
vaguions jusqu'au soir par les chemins de terre & les

petits sentiers au milieu d'un vrai paradis. L'eau l'alli-
neil également. Il aimait le miroir poli des cascades
brabançons & pouvait rester des heures en extase de-
vant la mer.

Les adhésions artistiques & son amour de
la nature réagissaient l'un sur l'autre. Il lui constituait
un monde spécial où le présent & le passé se confondaient.
Insensiblement & sans s'en être aperçu, il s'était ainsi
créé un ^{domaine propre} monde spécial, un ^{royaume} domaine où il
était le ^{seigneur} souverain. Il en faisait un dilettante & un
voluptueux. L'ambition d'écrire lui vint assez tard. Il
ne tentait des fois intimes que lui procuraient son ten-
drement d'artiste & son amour de poète. Si ses amis n'avaient
pas deviné qu'il avait du talent, il ne s'en serait
peut-être jamais aperçu. Heureusement que la double
nouvelle veillait, & aussi d'Art moderne & La femme - Bel-
gique. Son premier plaisir à leurs directeurs - c'était
le meilleur des hommes & le plus obligeant des censeurs -
il se mit à écrire son royaume.

Son premier ~~volume~~ ouvrage Impressions
d'art, où il réunissait les principaux articles de critique
qu'il avait publiés dans les trois revues auxquelles
un grand critique artistique & un délicat critique littéraire.
Demolés contre comme il fait de la critique & il fait de la
critique comme il l'entend. En analysant la critique
expliquant & commentant. Il analysa l'œuvre, il la dé-
monta, il en détailla la mécanique, il nous indiqua aux
procédés de l'auteur. Un Camille Mauchais excellait

4
dans le genre de critique, qui est, au demeurant, la
vraie critique. Demolde lui, interprète l'œuvre et la
fait aimer. Il projette sur elle une lumière plus vive que
celle du jour. Il nous en rend les beautés sensibles. heurs,
il l'extrait de la ^{ou du monde} toile pour en faire de la vie.

"L'œuvre de Demolde", écrit-il - est un vivant
sujet. (Temp. d'art, p. 4)

Longue, après avoir lu cette admirable ~~page~~ critique
l'on passe à une de ces oeuvres, moitié poème en prose, moitié
moitié conte, qui il appelle ~~de~~ une "Transposition", nous retrou-
vons le même procédé et nous éprouvons la même plaisir. Sous
le titre de "Fleur de l'été", par exemple, il ressuscite d'après les
petits maîtres hollandais toute l'existence exquise d'une
grande famille bourgeoise du XVII^e siècle. De quelques détails
empruntés à divers tableaux, il compose une synthèse; il
nous fait pénétrer dans le milieu où on vit les peintres et
nous ouvre la porte des intérieurs où ils ont planté leur
cheval. Il voit la vie à travers leurs tableaux comme à
travers une vitre imaginaire. Les tableaux l'inspirent et
il chante:

"On reste pris d'un amour qui ferait cueillir des
stables, et des lys pour les placer au bas du cadre - devant
cette Hollandaise de jadis portant des boucles en perles".

Ainsi débute ce délicieux petit poème, qui contient
en germe toute l'œuvre ou future de l'écrivain. Ici déjà nous
voyons que son instinct le pousse plutôt vers les peintres hollan-
dais que vers les peintres flamands. C'est qu'il y a plus de
poésie dans ceux-ci que dans ceux-ci et que Demolde,

Une œuvre
supérieure: l'œuvre de
jeune homme qui a
écrit au XVIII^e siècle

opulent prosateur, est en réalité un poète de la prose. Les
peintres flamands — un Teniers, par ex. — sont trop réalistes
pour l'exalter au même point que leurs confrères hollan-
dais. Si les réalités ne l'effrayent pas, il faut qu'il y
découvre une finesse de ton, une douceur de coloris qui
le illuminent & le poétisent. On est peut s'améliorer,
se développer & même se transformer légèrement, il
fera toujours oeuvre de poète, il sera lui-même toujours
le peintre qui voit en beau, l'artiste dont l'œil transfi-
gure tout ce qui s'inspire dans sa rétine, le magicien
qui transforme les vieillards en jeunes précieux.
Le charme des ouvrages de Deemster est surtout dans la
langue comme la beauté des ~~les~~ peintres flamands &
hollandais est surtout dans la couleur. Il écrit comme
l'on peint. Ses phrases sont des touches de couleur. Il choisit
les mots surtout pour leur beauté que pour leur sens.

D. devant le cylindre
la critique

Le poète devait d'ailleurs l'emporter sur la critique.
Par la suite, il ne commenta plus les actions bellegues
les oeuvres des sculpteurs & des peintres. Il se consacra
au conte & au roman. La critique poète dévorera l'cri-
tique. Il la incorpora. Car toutes ses oeuvres ulté-
rieures continuent encore à sortir des tableaux.

C'est surtout la langue des Contes d'Yperdammere & des
Récits de Nazareth, qui succèdent aux Temps anciens & à
qui furent plus tard réunis pour former la Legende d'Yper-
dammere. Ici encore nous trouvons des contes tout en descrip-
tion ou plutôt tout en peinture, les uns éblouissants, les autres
vrais & pittoresques. A l'univers de Hindhuël, qui pro-

menait un univers de romances le long des routes,
Demolée promène le sien dans les musées. Il jette une
ocul de poète sur deux oeuvres de peintres. Il fait parler,
ou plutôt il fait mon voir - car les personnages de ses
premiers livres parlent peu - tout le petit monde
que les peintres flamands & hollandais du XVIII^e siècle ont
immobilisé dans leurs tableaux. Interdons nous cepen-
dant. Demolée aime à retrouver le passé dans les vieux
tableaux; mais il aime aussi son époque, surtout la
grande nature au milieu de laquelle il vit. Ces deux
passions se rejoignent l'une sur l'autre. Elles se mêlent &
se confondent souvent - surtout pendant la première
période de son activité. Ses premiers ouvrages contienn-
ent beaucoup d'anachronismes. Il emprunte un monde
qui l'entoure pour ressusciter les scènes des vieux tableaux
& les amplifier. Il est tout à tout mystérieux & profon-
dément épris. ^{Dans les} ~~Des~~ échos persuadés qui il rencontre
autour de lui, il voit les êtres poétiques ou pittoresques
qu'on rencontre chez Jordaens, chez Teniers, chez Wouw-
hel ou Pieter de Hooch.

Il se penche sur lui du génie & la maîtrise
qu'on a pu voir en lui après la publication de ses

2) Demolobes avait toujours vécu très intense-
ment de la vie braban comme pour rompre à un coup avec
elle. En se rendant dans sa nouvelle patrie, il emportait
avec lui tout un monde de belles amitiés & de chers souve-
nirs. Le doux pays de l'île de France ne le congédia que
peu à peu. S'il avait été un avocat péngé, il n'en avait
pas moins occupé, par sa personnalité, une grande place
au palais & il y avait laissé de nombreux amis. Il y
avait vécu en bon amant & d'idées avec les esprits généreux
qui s'élevaient à cette époque de transformer notre Amérique.
Jeune, l'élève son niveau intellectuel & de l'incliner vers
petits & les faibles. Dans un volume de souvenirs, intitulé
Sous la Robe, qu'il publia dans les premiers temps de son
exil, il fit revivre toutes ces figures aimées & l'homme
chez qui l'artiste semblait toujours avoir dominé
jusqu'à lui nous ouvrit son cœur : un cœur combattant
& large, un cœur au cœur d'oriental qui s'apitoie
sur les misères des pauvres & rêvait pour eux une exis-
tence meilleure & plus noble.

Sous la Robe fut suivi de Quatuor, un recueil
de contes. Demolobes apparaît déjà ici en pleine évolution.
Le livre, second. travers itra, prouve une double ins-
piration. On y rencontre encore son ancienne Amérique,
mais il s'engage déjà à un art nouveau plus fran-
çais.

C'est néanmoins le poète qui tient encore les plus
puissamment. Lorsqu'il se lève, c'est son bon pays d'origine
qui il dirige ses regards. Il le voit à travers l'éloignement,
c'est à dire plus grand & plus beau. Son amour pour lui se
renforce de tous les regrets qu'on porte lui-même. Resté par lui.

consignant dans l'état psychologique le plus favorable pour
en parler avec éloquence. Il lui a consacré jusqu'ici des
cours. Il a en fait un portrait complet. Il va lui dédier
une fresque au centre de laquelle trônera le grand peintre du
nord qui est comme tous ses confrères. Il a ressuscité la
passe du pays où il a vécu jusqu'en lui en l'ouvrant aux
à travers l'âme qui son imagerie s'étend à Rembrandt.
Il a périodiquement la Hollande & la Flandre non telles qu'elles
sont ou telles qu'elles furent, mais telles qu'elles aussi ont
été si les Brueghel, les Teniers, les Leunings, les Pieter
de Hooft, les Jordans, les Van Dyck, les Rubens & les Rembrandt
avaient pu les frapper à leur image, les élever à la hauteur
de leurs rêves spirituels & charnels.

[illegible]

la pêche miraculeuse & la nuit de Noël. Dick vit à peu près comme Robur, mais il a une âme moins noble & un esprit moins purifié. Lui seul songe quelquefois à la mort, mais c'est pour se retourner tout droit vers la vie, qu'il aime & qu'il veut, dont il voit à la fois la charme puissante & l'extrême brièveté, & au-dessus de laquelle il fait renaître son rêve du bohème, un épicurisme & souvent le gribouille.

Tiska portait aussi d'un tableau, mais c'est un peintre italien, non un peintre flamand ou hollandais, qui l'a conçue. C'est une femme d'Italie plutôt qu'une femme de Robur. Elle a pour la placidité d'une Hélène Floumont. ~~C'est~~ le soleil du midi lui a brûlé le sang, c'est l'étranger, l'italien charnel dans le sens symbolique. Elle s'écrit, fascine & enivre elle, c'est la grande tentation dont Robur, l'être le plus humain du livre, devient le fou & la proie.

On voudrait la voir il faut le plus admettre dans cette œuvre : les scènes d'amour qui occupent la première place, les allées & venues des personnages, plus grands que les personnages pour agir, ou le paysage qui les enveloppe. Peut-être un monde dépeint sous terre sous des couleurs si séduisantes ! Il n'y a rien dans le livre qui ne contienne une parcelle de l'œuvre de Gérard Philipe. Tout y est poétique. Sous la plume de l'auteur, une rue, un guai, un cortège, un atelier, un festin, une taverne deviennent des choses profondes à force de beauté. Dans la scène d'amour qui se passe au bord de la mer entre Robur & Tiska, toute la nature participe aux ébats des deux amants. La mer leur communique quelque chose de sa grandeur & de sa force ; pour elle, elle fait monter à son apogée tous les

Le cœur de
dans celui de
deux côtés

40

peuplées qui gisent dans des profondeurs; elle les présente sous
cette forme vague, aux bords du soleil pour qu'ils fassent
l'espérance & qu'il les fasse vivre.

Dans ses peintures - si nous disons descriptives,
car il ne décrit pas & circonscrit encore moins - Deverdelles,
un bon artiste, applique toujours la couleur & la lumière
avec une précision que possèdent seuls les grands peintres.
Tout se fonde toujours dans une parfaite harmonie. Les
objets sont toujours disposés de façon que leurs couleurs
se font valoir mutuellement; les détails ressortent ou
se dissimulent suivant leur importance; & l'attention
qui doit ~~être~~ ^{porter} ~~sur~~ ^{sur} le tableau, accumule l'intérêt sur
un point déterminé & se maintient en toujours à sa
vraie place. En dix mots, il peut tenir tout un tableau:
"La robe rouge de l'écuyer brilla comme du sang frais sur la
table". Il a des comparaisons qui sont épiques, comme
cette porte d'ambry "qui faisait orgueil à un grand croi-
sillon vers lequel fuyaient les ordres du festin". On trou-
ve aussi des phrases qui valent comme des byzismes; on
a envie de les prendre entre les doigts & - comme Rem-
brandt fait de la coupe chargée de cabochons, qui lui
présente l'œil - de la lever à hauteur de l'œil pour
la voir chatoyer dans le soleil.

La Route d'Inverness est presque une œuvre mytho-
logique. Tout y est vu sous un angle agrandissant. Deverdelles
a senti & pensé, il a compris ses personnages comme on le
faisait au temps d'Homère. Ses livres sont entrés
dans la parure des poéthécistes.

3) Deux ans plus tard, Demolder publie deux livres sous le titre de Deux livres forts différents: Les Patins de la Reine d'Hollande & Le Coeur des Pauvres. Le premier, qui s'apparente à la Ronde d'Amsterdam & à la Légende d'Ypendamme, est une légende comme celle-ci, une légende mystérieuse & solitaire qui lui conte une vieille sorcière, près de Tarnier, sur le bord de l'Escaut. C'est l'éternelle histoire de la femme fille amoureuse du prince charmant. Mais elle se débrouille ici à travers les diaboleries d'un Jérôme Bosch; elle emprunte ses physionomies au soldat Pollock & à l'effluve, comme un miroir orné de perles éclatantes, l'âme mystérieuse, superstitieuse & sensuelle du peuple flamand.

Avec Le Coeur des Pauvres, histoires pour les enfants, Demolder s'écarte de son ancienne manière pour se rapprocher de la tradition latine. Il met plus de sentiment dans son œuvre. Son style s'épure & se débarrasse de l'excès d'ornements qui alourdissait parfois ses phrases. Il reste toujours un superbe ^{peintre} ~~descripteur~~, mais se paillette s'éclaircit & se clarifie. Les quelques années de séjour en France ont dû agir sur son tempérament. Il, lui ont inculqué le sens de la mesure & de la sobriété. Son style s'en raffine. Si ses origines se trahissent encore, s'il garde toute son originalité, il est néanmoins maintenant comme un véritable auteur français. Ses admirations artistiques ont perdu de leur exclusivisme. Le ciel français lui a rendu la douceur & la grâce.

Il était du reste un vrai Flamand qui n'était plus à la croix. M. Gustave Abel, qui a écrit une récente étude sur l'œuvre de Demolder, a fait à cette occasion des recherches sur ses origines. Si loin qu'il a pu remonter

12
il ne lui a découvert que des ascendants wallons. Il en a
cru que c'était, en dépit de son nom ~~Hollan~~ flamand, un
Wallon que la France avait fini par révéler à lui-même.
Cela paraît paradoxal. Il pourtant. Rodenbach & Verhaeren
ont pu vivre de longues années en France sans que leur art
en ait été sensiblement influencé. Il n'en a pas été de même
de Demolles. Après quelques années d'exil, sa manière de
modifier. Il écrit Le Coeur des Fous, puis ^{ensuite} ~~demolles~~ à
son pays d'adoption le sujet d'un nouveau roman: Le Jardinier
de la Pompadour.

En réalité, la nature, fondamentalement artiste, de Demol-
les, est surtout influencée par le milieu. Son art de peintre
finit toujours par découvrir le pittoresque & la beauté au-
tour de lui. S'il a merveilleusement compris le milieu
flamand, on peut déjà constater dans ses premiers livres
qu'il a l'âme plus fine que ne l'est en général le ^{milieu} artiste
^{ou il s'inspire} ~~flamand~~ flamand. Aussi le dilue-t-il ^{beaucoup} avec l'inspiration des maîtres hollandais, où il en-
contre plus de délicatesse & de douceur. Il imprègne égale-
ment ses œuvres d'un sentimentalisme qui n'a rien de
flamand. Aussi charitable qu'il le soit il l'est avec
moins d'égotisme & de rancune. Il s'attendait facilement,
s'il est artiste, il est aussi poète. Le même dans la plus
planteuse de ses livres, des Rues d'Amsterdam, on trouve
des pages d'une poésie envoiante, tel le passage consacré
aux disciples d'Immaier qui il recommandait toujours
quand il s'agissait de reproduire un fragment de la
vieillesse. Insensiblement, le sentimentisme prend
plus de place dans ses œuvres. Le Coeur des Fous en est
tout imprégné & les deux personnages principaux de